

LES HEROS RAMBUVETAIS DE 1870

Honneur aux Défenseurs de la France



31 JANVIER 2019
PHILIPPE HENRI LEROY



Introduction

La société du XXIème siècle a besoin de retrouver un ciment pour sa démocratie occidentale au travers de valeurs humaines.

L'**exemplarité** dans l'action de nos concitoyens rambuvetais, Héros de la bataille de 1870, est sûrement une des valeurs qui, si l'on redécouvre le contexte et les lieux de leurs exploits, apportera à ceux qui marcheront sur leurs chemins mémoriels, une prise de conscience de la solidarité entre les hommes, et de ce « ciment » qu'est l'engagement pour un idéal partagé.

A l'approche du sesquicentenaire de la guerre de 1870, il nous a semblé utile de partager avec nos générations du 3ème millénaire, la mémoire et le visu dans un monde réel, que nos héros rambuvetais ont donné à la Patrie, et avec quel niveau de complicité entre les territoires français et les hommes, ils ont porté leur dévotion à la Nation.

Alors, honorons ces héros en créant un chemin mémoriel au sein de notre ville, pour donner aux générations actuelles et futures, l'envie de découvrir ces incroyables exemples rambuvetais de patriotisme.

Sommaire

- Octobre 1870 : l'héroïque défense de Rambervillers
- Les édifices mémoriaux rambuvetais de 1870
- L'exploit de bravoure du Commandant JACQUOT à RUEIL - MALMAISON
- Le Général RICHARD : illustre enfant de RAMBERVILLERS, apporte la Croix de la Légion d'Honneur à la ville de LILLE.

- Octobre 1870 : l'Héroïque défense de Rambervillers

D'après Jean-Dominique Vartier

Et ces illustres Rambuvetais, honneurs de la France en 1870

Complément par Philippe Henri LEROY

On a trouvé un nom pour Eux : « les Héros de la défaite ». Jamais, dans leur cas, l'héroïsme ne fut plus proche de la noble folie, puisqu'ils entreprirent sans rien espérer. Comment peut-on être combattant et résistant, pour une cause perdue ? Voilà ce que nous apprennent nos ancêtres, les gardes nationaux de Rambervillers dans les Vosges, qui, le 9 octobre 1870 résistèrent un jour entier, à 200 personnes, derrière leur barricade du Pont des Laboueurs, contre la pression de 2000 Prussiens.

Ce jour-là, dans cette bourgade de moins de 5000 habitants, (elle n'en fait pas beaucoup plus à l'aube du cent cinquantième de cette bataille, elle qui dépassait les 7500 dans les années des 30 glorieuses ...), barricadée comme une place forte du côté où devait venir l'ennemi, les premiers coups de fusils à piston claquèrent au faubourg de Saint Dié (pas encore nommé faubourg de la Chipotte !), vers une heure de l'après-midi. Le guetteur du clocher, avait vu arriver de loin, une avant-garde de soixante-dix dragons, quinze cavaliers prussiens, officiers en tête, qui s'étaient avancés jusqu'à la première maison, celle de M OGER. L'officier avait questionné le propriétaire : Y a-t-il dans la ville, des troupes régulières, ou des francs-tireurs ? - Non - avait répondu OGER. Mais quelques secondes plus tard, la véritable réponse était fournie par une fusillade qui ne l'était pas moins, déclenchée par les Gardes Nationaux contre trois cavaliers un peu trop hardis qui avaient dépassé la limite des houblonnières du côté de la chapelle Saint Antoine. Un des cavaliers fut désarçonné, laissant sa botte à l'étrier de son cheval blessé, et grimpa prestement en croupe, sur la monture d'un camarade pour s'éloigner. OGER, échappe à la vindicte de l'officier qui l'avait interrogé, en rentrant chez lui et en verrouillant sa porte, qui, alors, est lardée de coups de sabre rageurs. Il court chercher son fusil ; mais lorsqu'il revient, l'avant-garde, persuadée de ne pouvoir agir sans le gros des troupes, a tourné bride.

Le grand SAUTOU, personnage le plus populaire de la ville, celui qui a tiré le premier, est sorti de son abri pour s'emparer du cheval abandonné par son cavalier. Il monte en selle ; la bête a l'épaule ensanglantée ; il parcourt triomphalement le centre de la ville dans cet équipage, tandis qu'un enfant, derrière lui, promène au bout d'une perche, la botte que le Prussien a laissée sur le terrain. C'était par un de ces dimanches gris où le ciel d'automne charrie des nuages. C'était le dimanche dédié à Sainte Libaire, vierge et martyre, sainte patronne de la paroisse - le jour de la fête patronale- qui est le plus joyeux de l'année, en temps de paix. Mais qui se souvenait des fumets de la quiche au lard, des vapeurs de la « cochonnade » et du velours gouleyant de la tête de veau en ravigotte ? Tous les commerçants avaient tiré leurs volets. On ne peut être

à la fois derrière les barricades et derrière son comptoir. Le tocsin sonnait sans trêve depuis que le guetteur avait aperçu le premier dragon, sur la route de Raon l'Étape. Clairons et tambours avaient battu la générale dans tous les quartiers. Il ne restait plus, à l'intérieur des maisons, que des vieillards, des enfants et des femmes en prières. Deux cents Volontaires appartenant à la Garde Nationale - c'est-à-dire à cette milice armée que faisait manœuvrer des officiers en retraite, de temps en temps après la messe, avaient gagné leur poste de combat. Comme le cimetière, par sa position de surplomb, commandait l'accès des routes venant de la montagne, par où on attendait les Prussiens, quatre vingts bourgeois et manœuvres, réputés les meilleurs chargeurs de fusils (un fusil à piston se charge par la gueule, et l'opération se prolonge environ deux minutes et demie), avaient été mis coude à coude derrière le mur de clôture, préalablement percé de créneaux ou jours de tir horizontaux. Une première barricade faite d'arbres et de chariots enchevêtrés abritait soixante autres combattants ; il y en avait vingt-cinq ; et vingt-cinq derrière deux autres ouvrages du même type. On aurait fait beaucoup de peine au premier historien de ce combat, Felix BOUVIER, en lui demandant si le Commandant PETITJEAN, chef de la Garde Nationale, maîtrisait alors, entièrement la situation, et exécutait à la lettre, le plan qu'il avait élaboré. Le second historien, Maurice VELIN, qui avait neuf ans en 1870, croit pouvoir affirmer que « chacun avait suivi ses amis et plutôt l'inspiration du moment que l'ordre des chefs ».

- COMMENT NAIT UN MOUVEMENT POPULAIRE -

Quand on pense à la garde nationale en général, telle qu'elle se présentait en 1870 dans les petites villes et les villages de province, on ne peut s'empêcher de citer le passage féroce d'une lettre écrite par Rimbaud le 25 août 1870 : « C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers et tous les ventres qui, chassépot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézière ; ma patrie se lève ! ...Moi, j'aime mieux la voir assise : ne remuez pas les bottes ! C'est mon principe. » Rimbaud se trompe sur un point d'Histoire : le chassépot, qui se charge par la culasse, était une mécanique trop précieuse pour qu'on la confiât à des civils de la Garde. Mais il avait pressenti que ces derniers, en bien des cas, ne seraient guère téméraires.

L'exception de Rambervillers n'en est que plus éclatante !

Ce qu'on demandait à la Garde Nationale en temps de guerre, c'était d'assurer des missions d'appui de l'armée régulière : de la reconnaissance, du renseignement, des travaux défensifs, des coups de main dont la réalisation peut être largement facilitée par une parfaite connaissance du terrain. C'est ainsi que le 6 octobre au matin, le général DUPRE, commandant le corps de 10 000 hommes chargé de s'opposer au déferlement prussien sur les derniers contreforts ouest des Vosges, avait envoyé au chef de la Garde nationale de Rambervillers, l'ordre d'occuper le Col de la Chipotte, et les villages environnants, et d'y terminer les abattis d'arbres commencés par les forestiers. Opération capitale, destinée à empêcher l'ennemi de faire progresser son artillerie. La garde, sauf contre-ordre, ne devait pas se mêler à la bataille

et nos 350 Rambuvetais, ce jour-là, enivrés par l'odeur de la poudre, exaltés par le son du canon, ne durent qu'à l'autorité de leur commandant de ne pas transgresser les ordres.

Le fameux combat de NOMPATELIZE, le 6 octobre 1870, à quelques kilomètres de là, avait mis aux prises dans un premier temps, 10 000 soldats de Dupré, au 12 000 de Von Degenfeld, et Keller (quatre canons de notre côté contre dix de l'autre). A la fin de la matinée, les Prussiens reculaient, bousculés par nos troupes et par un parti de francs-tireurs qu'emmenait Antoinette LIX, receveuse des postes à LAMARCHE (Vosges). Hélas, le General DUPRE était frappé par une balle en plein visage. Le Commandement revint au Colonel Hocédé. Vers deux heures de l'après-midi, des renforts allemands arrivent et c'est la contre-offensive, au cours de laquelle Hocédé tombe aussi, mortellement atteint par un éclat d'obus. Privés de leur chef, et sans cesser de combattre, les Français se replient vers BRUYERES. Ils ont 1300 hommes hors de combat, tandis que les pertes allemandes atteignent -entre tués et blessés- 3085 soldats : « plus que pendant le siège de Strasbourg » a reconnu un officier du haut commandement prussien.

Les Gardes Nationaux de Rambervillers, bien à contre-cœur, n'ont été que des témoins du combat. Ils rentrent en ville de nuit avec une farouche volonté de résister, non pas pour vaincre mais pour faire payer à l'ennemi le plus cher possible la reddition de leur cité. La direction prise par les troupes en retraite qui gagneront Epinal, puis Besançon, dégarnit résolument le terrain. Et il n'y a plus aucune formation régulière entre eux et l'ennemi. Ayant vocation de troupe d'appui, rien ne s'oppose plus à ce qu'ils acceptent d'être désarmés et à ce que Rambervillers soit déclarée « Ville Ouverte ».

Le 8 octobre au matin, la municipalité préconisera cette solution. Deux cents des 350 Gardes Nationaux, formés en détachement, furent conduits comme à l'ordinaire en reconnaissance sur différentes routes. A la halte, on leur exposa la situation ; le commandant PETITJEAN lui-même insista sur les risques qu'ils feraient courir à la ville s'ils résistaient, et on les invita à déposer les armes sur des chariots qui avaient été amenés tout spécialement. « Ceux qui désirent encore servir, ajoutèrent les officiers, n'ont qu'à se rendre à EPINAL, où on les enrôlera dans l'armée ». Les Gardes Nationaux refusèrent unanimement : « Voici l'ennemi : nous nous battons et puis nous rejoindrons l'armée ». La population civile était bien décidée à s'apprêter pour la résistance

Les 100 à 150 Gardes Nationaux qui n'avaient pas été convoqués pour la marche de reconnaissance du 8 octobre reçurent isolément, à domicile, l'ordre de rendre leurs armes et s'y conformèrent. Les historiens attachés à la seule exaltation de l'épopée, n'ont fait qu'effleurer cet aspect des choses : alors que l'attitude des isolés se révéla conforme aux vœux de l'autorité municipale, l'entraînement de la milice civile la mit dans une situation insurrectionnelle l'égard du pouvoir civil. Ceux qui avaient les armes dictèrent leur loi aux responsables officiels du destin de la ville : il y eut un soulèvement patriotique. Ce qui fera écrire justement à Maurice VELIN : « Devant ce mouvement populaire qu'ils n'avaient pas provoqué, les officiers avaient pris le commandement ». On ne saurait être plus explicite ...

- QUAND UN MUR de CIMETIERE SERT DE REMPART -

La promenade de la botte du dragon prussien, au bout de la perche, était à peine achevée ; il ne s'était pas écoulé une heure depuis le repli de la colonne de reconnaissance ennemie lorsque l'une des patrouilles envoyées par nos gens, vint rendre compte de l'approche de troupes nombreuses, baïonnettes à douille emboîtées sur les canons de fusils, progressant sur les 3 routes qui convergent à l'Est de la cité, aux abords du cimetière. C'était une fraction des forces du Général Von Werder, rendues libres par la capitulation de Strasbourg.

Un planton de cavalerie les précédait. On ne sait si le guetteur du haut du clocher pu donner un ordre de grandeur des effectifs ennemis. L'histoire retiendra qu'ils étaient plus de 2000 hommes sous les ordres du major BERKFELD.

Dès leur arrivée à portée de fusil, des tireurs flanqués derrière le mur du cimetière, à qui le lieutenant POIRSON avait dit « Soyez calmes, tirez bien ; chaque coup doit porter ». Ils furent accueillis par une salve qui en coucha plusieurs à terre. Ils ripostèrent par un feu de peloton, à peu près inopérant, parce que la fumée de nos premiers propres tirs leur dissimulait l'emplacement de nos créneaux et jours de tir de la muraille. Les tirailleurs badois restèrent sur place pendant une heure et demie. La nuit commençait à tomber. Le Major BERKFELD divisa alors son détachement en deux colonnes qui, sous les houblonnières du secteur, s'engagèrent de part et d'autre du cimetière.

Déjà quelques Prussiens avaient réussi à escalader le mur, lorsque le Commandant PETITJEAN décida la retraite derrière le second dispositif, des barricades érigées par des volontaires de la population civile, et des hommes composant une troupe hétérogène, formée de cavaliers démontés, d'hommes de ligne, de pompiers et surtout de Gardes Nationaux.

Il y avait 5 barricades dans ce faubourg de la route de Saint Dié appelé « faubourg Est » ; mais celle qui avait été dressée à l'endroit du Pont des Laboureurs, là où la seule route franchit la rivière « de Mon Seigneur », est entrée dans la légende honorifique de Rambervillers. Ce pont des Laboureurs fut construit en maçonnerie de pierre en 1861 ; il remplaçait un pont de bois érigé en 1763 suite à une demande faite au duc de Lorraine et de Bar, le Roi Stanislas « le Bienfaisant ». La colonne de 700 Prussiens qui avait contourné le cimetière par la gauche, fut arrêtée pendant une heure, à environ cinq cents mètres de cette barricade haute de près de 2 mètres, et consolidée par un entrelas d'échelles, de chariots renversés, de barrières en bois, prenant appui sur les deux avancées latérales du parapet de ce pont en grès du pays. Mais déjà, les combats isolés avaient commencé, contraignant l'assaillant à ne progresser que maison par maison, haie par haie, houblonnière par houblonnière. La lutte est particulièrement âpre à la barricade du PONT DES LABOUREURS ; perdue, puis reprise plusieurs fois. A la fin de cette journée du 9 octobre, une nouvelle attaque a raison de cette résistance sur la barricade : celle-ci est prise par l'ennemi.

Mais la ville ne succombe pour autant. La guerre des rues commence. Les gardes Nationaux se rassemblent dans les voies d'alentours et les bâtisses proches du Pont des Laboureurs. Certains s'embusquent dans les maisons du quartier et tirent depuis les fenêtres. La meurtrière de la Tour d'ANGLEMEIN, dont la visée donne directement sur le pont des Laboureurs, a été aménagée pour pouvoir tirer sur les assaillants. Les Prussiens exaspérés, n'osent plus avancer. Petit à Petit, ceux-ci se risquent et nettoient de façon systématique, les maisons, les unes après les autres. La relation du Grand Etat Major prussien, relate les éléments suivants : « La résistance est si tenace, qu'on ne progresse que fort lentement » ; (aveux d'impuissance de l'ennemi vis à vis du fanatisme héroïque des Rambuvetais) ; A cinq heures de l'après-midi, le crépuscule s'épaississant, les Gardes Nationaux « décrochèrent » vers le sud et le sud-ouest du territoire de la ville et se perdirent dans les sous-bois.



Extrait du PETIT JOURNAL du 23 Aout 1896 - Gravure de Fortuné MEAULLE (1844-1916)

Les Prussiens ont eu 189 morts, dont le Major BERCKFELD, et 300 blessés. Les pertes rambuvetaises étaient limitées à 9 morts dont 3 blessés, qui furent achevés à coup de crosse par l'envahisseur, et 7 blessés soignés en grand secret, mais dont plusieurs n'avaient plus que quelques heures à vivre.

Les 200 Rambuvetais, en immobilisant 24 heures les 2300 hommes de Von WERDER, avaient facilité le repli des débris de notre armée régulière, pour une réorganisation sur BESANCON. Le bilan eût été positif si l'histoire de ce soulèvement patriotique n'avait eu son tragique lendemain.

- L'Atrocité des Représailles -

Les Prussiens avaient passé la nuit à se garder contre un retour offensif des « francs-tireurs » (ceux que 70 ans plus tard, ils traiteront de « terroristes »), en construisant leurs barricades à eux. Dès le lever du jour, ils se donnèrent tout entiers aux représailles.

Un idiot qui les regardait passer en chantant, fut froidement abattu d'un coup de pistolet après avoir été agenouillé de force ; un charpentier, vieux militaire qui pansait ses blessures chez lui, fut tiré de son lit, amené sur la place et massacré à coup de fusil et de baïonnette. On ne compta pas moins de 46 blessures sur son corps. La fouille de toutes les maisons permit aux Prussiens d'achever tous les blessés qui n'avaient pu gagner les bois des alentours, et ils massacrèrent tous les hommes dont les mains ou les vêtements leur paraissaient sentir trop fortement la poudre, odeur qui pourtant imprégnait tout, même les choses les plus innocentes. Le boulanger BERGER, fut abattu pour avoir mis le nez à sa fenêtre. Le sieur BÉLIN, cultivateur étranger au pays, qui avait eu l'imprudence de rendre visite à de la parenté à l'occasion de la fête patronale de Sainte Libaire , et qui voulait retourner chez lui, subit le même sort .La totalité des hommes découverts dans les maisons du Faubourg de Saint Dié , donc autour du Pont des Laboureurs, point névralgique des combats de la veille , furent enfermés dans une prison improvisée, pieds et poings liés .

Le surlendemain, le 11 octobre, un cultivateur, le Père COLLOT, se permit une observation à l'égard des Prussiens qui lui volaient son foin. Les voleurs l'arrêtèrent avec sa femme, conduisirent le couple hors de la ville, sur la route de Charmes, ordonnèrent au Père COLLOT de se coucher sur le long d'un talus, et l'abattirent sous les yeux de son épouse qui ne lui survécut que 3 mois.

Trente habitants furent ainsi assassinés. Les Prussiens interdirent aux familles de venir reprendre possession des dépouilles de leurs proches tombés, tant que le Général Von WERDER n'avait pas fait son entrée triomphale au cours de la journée du 11 octobre.

« Les Allemands ont l'ivresse du sang gaie, écrit Felix BOUVIER ; ils ramassèrent les cadavres de leurs victimes, et les alignèrent des deux côtés de la route ; dans les plaies béantes, ils plantèrent des cigares, des pipes en papier, des bouchons de paille, et c'est devant cette lugubre parade que Von WERDER défila en tête de son état-major, au son criard des fifres sonnante la victoire »

Von WERDER n'est pas déridé pour autant : « M'avoir tué le Major BECKFELD, mon meilleur ami ! Lui qui avait planté notre drapeau sur la flèche de la cathédrale de STRASBOURG, venir se faire tuer ici ! Ah, si nos canons avaient pu arriver à temps, votre ville serait en cendres ! ». La ville a donc échappé à un deuxième cataclysme : des envahisseurs de l'Empire qui auraient détruit à nouveau par les flammes notre ville de Rambervillers ; la première destruction de la ville eut lieu en 1557, suite à l'exaction du Baron Bollwiller à la solde de l'Empereur Charles Quint ...

Les abattis d'arbres que les Gardes Nationaux et les forestiers avaient multipliés sur les routes, deux ou trois jours avant la bataille, n'avaient pas été superflus !

Rambervillers dut payer dans les 24 heures, la contribution de guerre énorme pour l'époque, de 200 000 francs. On emprisonna les notabilités, considérées comme otages à fusiller au premier attentat suivant.

Le 12 Octobre, les corps des fusillés et des massacrés sur qui les occupants avaient fini de s'acharner à coup de bottes et de baïonnette, purent être enterrés sans linceul, sans cercueil, tous dans la même fosse. Ils étaient tellement mutilés que sept d'entre eux ne purent être identifiés sur le moment. Lors de la re exhumation, un corps devait finalement rester celui de l'Inconnu de la bataille.

Au lendemain de la Guerre de 1870, à la suite du rapport adressé aux autorités militaires par le Commandant PETITJEAN, commandant la Garde Nationale de Rambervillers, le gouvernement de Monsieur THIERS, a accordé aux survivants de cet héroïque combat du 9 octobre, les distinctions suivantes :

- Officier de la Légion d'Honneur :
Le capitaine BESSON
- Chevalier de la Légion d'Honneur :
Le Capitaine DUSSOURT
- Médaille Militaire aux Gardes Nationaux :
ARNOUX, JOLY, PIERRE, RETOURNARD.

Le Commandant PETITJEAN n'avait pas parlé de lui-même et s'était gardé de joindre à son rapport, une lettre de ses officiers protestant contre l'oubli volontaire de ses propres actions.

L'humilité n'a jamais fait de tort à personne !

Une rue porte désormais son nom à Rambervillers.

-La Reconnaissance rejailit toujours en Honneur ! -

En Octobre 1894, la Ville de Châteaudun reçoit la visite du Président de la République Casimir PERIER, et commémore sa défense du 18 Octobre 1870, défense à laquelle avaient pris part non seulement les Gardes Nationaux, mais aussi les francs-tireurs de Paris, Nantes et Cannes ; et la presse rappela que la Légion d'Honneur avait été ajoutée aux armoiries de Châteaudun en 1877. Ce sujet attira l'attention de monsieur Félix BOUVIER, chef de bureau au ministère des Finances, et qui par ailleurs, écrivait aussi dans la presse ; très attaché à son département des Vosges, il estima que la ville de Rambervillers pour laquelle il avait écrit un opuscule relatif à sa défense de 1870, méritait, par souci de justice, la même récompense que Châteaudun. Il écrivit à son compatriote Henri BOUCHER, en rappelant combien les Vosgiens restent bien souvent dans l'ombre, indifférents pour leurs propres mérites. Le maire de RAMBERVILLERS, le Docteur LARDIER, (il a donné son nom à la rue anciennement nommée Rue d'Anglemein , du nom de la tour de l'enceinte du XIIIème siècle qui en émerge), prit avec son conseil municipal , une délibération rappelant la récente visite du Président de la République à Châteaudun , en citant « le Conseil Municipal , légitimement fier de la résistance que les Citoyens de notre ville ont opposée à l'invasion prussienne, le 9 octobre 1870, constate que la ville de Rambervillers , mérite à tous les égards ,et au même titre que Châteaudun, la distinction accordée à cette ville. Le conseil invite donc Monsieur le Maire à soumettre à M Le Président de la République, la relation des faits d'armes accomplis par les Enfants de la cité et à solliciter pour RAMBERVILLERS, la récompense accordée à la Ville de Châteaudun. Il prie M Henry BOUCHER, député de la circonscription pour qui, la défense de Rambervillers est bien en mémoire, de bien vouloir intervenir auprès du Président pour que la ville vosgienne, « ayant bien mérité de la Patrie, puisse être reconnue ». Ce texte fut répercuté dans la presse parisienne, sous diverses formes, en tant que juste demande. Le Président accueillit favorablement la demande et la transmis à la Chancellerie. Par une mauvaise circonstance, il devait démissionner peu après et la décision resta en suspens. Le sujet fut repris en 1895 et la décision de Casimir Perier fut rappelée à son successeur Felix Faure (dont une avenue de Rambervillers lui rend reconnaissance). Felix FAURE rappela que le Président de la République n'était pas habilité à accorder le droit de pareille distinction à une Ville. Vérification faite, le décret de Châteaudun avait été signé par le Président Mac Mahon ! En raison de ce précédent fort légitime, le président Felix FAURE signa le 19 avril 1896, un décret qui accordait à Rambervillers, de faire figurer la Légion d'Honneur sur ses armoiries.

Citation :

- 19 avril 1896 -

« La ville de Rambervillers a donné, il y a vingt-cinq ans, la preuve éclatante du patriotisme de ses habitants. Le Gouvernement a jugé nécessaire de perpétuer le souvenir de la résistance qu'ils ont opposée durant plusieurs jours à l'ennemi. »

Le décret qui règle la composition des nouvelles armoiries a été promulgué le 23 mars 1902. Il en fut de même, pour BELFORT, suite à la défense glorieuse du Colonel DENFERT - ROCHEREAU ; toujours contre qui ? - August Von WERDER !

Après BELFORT, neuf autres villes furent décorées avant 1914, pour leur passé glorieux à la mémoire de leurs héros de 1870 :

Saint Quentin en 1897, DIJON en 1899, PARIS, BAZEILLES, LILLE (avec la contribution forte d'un autre héros de Rambervillers), VALENCIENNES, LANDRECIES, en 1900, puis SAINT DIZIER en 1905, et PERONNE en 1913.

A ce jour, c'est 63 Villes Françaises et 4 étrangères qui ont reçu la Croix. Rambervillers fut la première Ville de Lorraine à recevoir cette noble distinction pour 1870, et la deuxième de la nouvelle région Grand Est après Chalons sur Marne. Elle en est toujours très fière aujourd'hui !

✦ Si vous passez un jour à Rambervillers, et si la reconstruction du centre bourg honore son histoire, bien des choses vous rappelleront le soulèvement patriotique de ce Dimanche du 9 Octobre 1870 : une fête communale pas ordinaire !

- Les édifices mémoriaux rambuvetais de 1870.



- Le PONT des LABOUREURS -

L'ancienne ville fortifiée au XIII^{ème} siècle, s'arrêtait à la porte sur Broué (à l'extrémité Est de la rue Clémenceau actuelle). Après démolition des murailles vers 1723, l'espace vide situé sur ce que l'on appelle, "le vieux port de flottage" constitua la place de la Croix de Mission, élevée en 1737 ; puis la rue des Petites Boucheries fut construite en 1764, pour pallier le manque de potentiel des boucheries déjà existantes, de capacité insuffisante devant la prospérité de la cité. Puis cette place et la rue qui mène jusqu'au pont sont appelées Place et Rue des Vosges ; coïncidence avec la nomination de celle de Paris en 1800 ? Ce n'est qu'en 1875, qu'elle fut nommée "Rue du 9 Octobre"

Cette rue s'arrêtait au bord du ruisseau "de Monseigneur" que l'on passait à gué en périodes de fortes eaux, avec toutes les perturbations qui gênaient particulièrement les cultivateurs pour rentrer avec leurs voitures et leurs bestiaux .En 1763, le bon Roi Stanislas, étant à la gouvernance du duché, reçut une demande pour établir la construction d'un pont ; dans sa grande magnanimité, il a décidé de construire un pont de travée en bois sur culées de grès ; il fut remplacé par un pont tout en appareillage de pierre maçonnées en 1861 . C'est ce Pont des Laboureurs qui essuya, 9 ans plus tard, le baptême du feu de la barricade du 9 Octobre 1870.

A ce jour, les parapets et les culées du Pont des Laboureurs, en grès, sont pour une partie, dans leur état quasi-identique à celui du jour de la bataille ; on y respire l'histoire des hommes, murmurée par le ruissellement, apaisant désormais ce lieu, au fil de l'eau.



- Le tableau « La Défense de Rambervillers en 1870 »

C'est une œuvre gigantesque que cette toile murale polychrome, !
A la démesure de l'exploit de nos concitoyens !

Ce tableau est exposé dans le grand salon d'Honneur de l'Hôtel de Ville de Rambervillers, lieu tout aussi symbolique, qui a vu un nombre incalculable de couples se promettre bonheur et fidélité.

L'artiste créateur est Jules BENOIT-LEVY, peintre, graveur et illustrateur français. Il naît le 27 Février 1866 à PARIS, et décède le 14 mars 1952 à NOGENT sur MARNE. Ce tableau, qui représente une idée de la scène de la barricade du Pont des Laboueurs, a été exposé au Salon des Artistes Indépendants à Paris en 1896 ; il donne une interprétation historique de ce qu'a bien pu être cet acte héroïque de La Garde Nationale de RAMBERVILLERS avec ses héros d'un jour.



-Prise de vue artistique tout aussi périlleuse de Denis Jacquot ! -

✦ Et si cette scène héroïque pouvait être reproduite sur un panneau de lave émaillée, positionné en ce lieu symbolique, comme une des étapes d'un parcours au travers du temps et de l'espace, retraçant ainsi, lors de promenades découvertes au fil des rues, l'histoire du pays de Rambervillers ?



En 1896 ...



En 2019.

- Le monument Mémorial des COMBATTANTS 1870 -

Le monument imaginé par Charles SCHULLER pour honorer la mémoire des Morts du 9 octobre 1870, prend la forme d'un robuste donjon carré crénelé, dans un style rappelant une lanterne des morts ; il se dresse à l'entrée du cimetière actuel, celui-ci ayant gardé son emplacement d'il y a près de 150 ans. Construite de grès rose, sous les ciseaux du maître sculpteur rambuvetais Charles AUBERT, cet œuvre décidé par le Conseil municipal en 1895, fut réalisée à l'aide d'une souscription publique à l'initiative de l'Association des Anciens Défenseurs de Rambervillers fondée en 1894 et présidée par M Eugène DUSSOURT.

Ancien élève de l'Ecole de Saint Cyr, officier démissionnaire, le capitaine DUSSOURT qui fut maire de la ville de 1892 à 1894, avait commandé les défenseurs de la barricade du Pont des Laboureurs et dirigé l'habile combat en retraite qui permit à la plupart des combattants, d'échapper à la fureur vengeresse des Prussiens. Il avait été décoré en 1871 à ce titre.

Le monument est l'œuvre de monsieur Charles Schuller, architecte des Monuments Historiques, lui aussi originaire de Rambervillers. Il est composé d'une puissante colonne de section évolutive, d'un caractère associant la sobriété du trait et la force guerrière. A sa base, éclate une grenade de bronze de laquelle jaillit une palme de laurier, symbole de l'Immortalité et de la Gloire, qui s'élève en entrelaçant les armes de la ville, portant, en leur cœur, la Croix des Honneurs, conformément au décret du 23 mars 1902 qui régla sa composition.

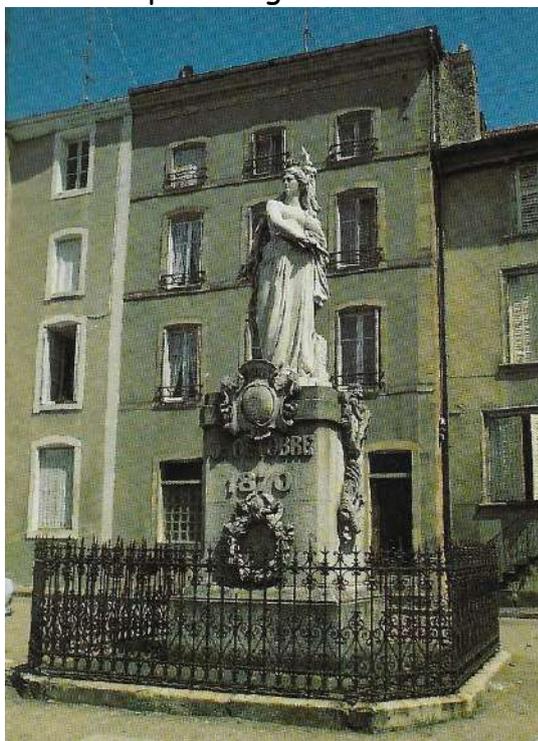
L'architecture majestueuse de ce monument, porte sur deux faces, les noms des Gardes Nationaux qui ont sacrifié à « l'héroïsme du désespoir » ; la face ouest est ornée des armoiries du blason de la ville dans lesquelles trône fièrement la Croix de la Légion d'Honneur, conférée à Rambervillers, la première ville de Lorraine sur les 63 villes de France ayant reçu cette distinction honorifique pour son héroïque défense du 9 octobre 1870 ; elle est placée au cœur des armoiries de la Ville. Ce monument a été inauguré le 9 août 1896 par Monsieur Henri BOUCHER (député des Vosges et ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes), le jour où il remit à Rambervillers la croix de la Légion d'Honneur.

➤ Ce monument est estampillé de la cocarde du Souvenir Français.

- La Marianne Rambuvetaise : l'œuvre de FRANCOIS ROGER -

Le 12 Novembre 1871, les anciens officiers de la Garde Nationale constituèrent un comité de souscription présidé par le commandant PETITJEAN, dans le but d'élever un monument commémoratif de la défense de Rambervillers. Le maire, Monsieur BESSON, ancien capitaine, grièvement blessé lors du combat du 9 octobre, en faisait partie. Le comité émit, à la majorité, le vœu que le monument soit élevé sur la place publique, aujourd'hui place du 30 septembre 1944. (Ce qui peut porter à confusion !).

Mes membres du comité se répartir les quartiers de la ville pour recueillir les souscriptions. Des appels à dons furent en outre adressés à de nombreuses personnes étrangères à la cité. Pour ces dernières, le secrétaire-trésorier, Monsieur Antoine RETOURNARD rédigea une brochure intitulée : « un épisode de l'invasion allemande dans les Vosges » qui relatait les événements d'octobre 1870, au cours desquels, il avait lui aussi, brillamment combattu et mérité la médaille militaire, ce qui permit de faire connaître l'acte de bravoure et donc la cause généreuse de cet appel à mécénat pour ériger un mémorial digne des Héros.



Les personnes sollicitées répondirent avec empressement ;

de même, le Ministre de l'Intérieur a accueilli favorablement cette idée en offrant un don important.

Pour réaliser le monument, le comité s'adressa au jeune François ROGER, élève des Beaux-Arts de Paris. Précédemment en 1865, ce jeune rambuvetais à la fibre d'artiste, étudiait alors à l'Ecole de Sculpteurs de NANCY ; et le Conseil lui avait voté une subvention de 500 francs, en considérant qu'il présentait toutes les qualités pour faire un artiste hors ligne, et que les villes s'honorent en aidant les étudiants sérieux et sans grande fortune matérielle.

Le sculpteur Roger soumit différents croquis au comité et, en avril 1872, s'engagea dans un projet de statue représentant la ville de Rambervillers sous forme d'une déesse républicaine, belle comme une Marianne, couronnée d'une enceinte fortifiée, tirant son glaive et maintenant énergiquement son drapeau. Ceci pour un prix de 6200 francs, non compris le piédestal, ni la fourniture du marbre. Le ministre des Beaux -Arts, Jules

François Roger est né à Rambervillers en 1843, et y décède en 1898. Elève de Dumont et de Bonnassieux, il débute au Salon de 1873 à Paris ; à celui de 1880, il obtient une médaille de 3eme Classe pour 2oeuvres exposées : Le Bilboquet, et Le Temps découvre la Vérité. En 1881, il présente La Muse d'Alfred de Musset, et l'année suivante, le buste de l'architecte LALANDE et divers bustes de femmes. Il est encore récompensé par une médaille de 2eme classe en 1887, et par une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1889. Ses œuvres sont aux musées de Cambrai et Epinal, dans lequel est conservé « Un Sommeil d'Omphale.

SIMON, offrit à la ville deux gros blocs de marbre blanc pour l'exécution de l'œuvre. Après un retard dans la livraison, elle fut dressée sur la place du cœur de ville, en 1875. Le Comité voulut remettre la propriété du monument à la Ville, puisque sa mission du projet se terminait. Mais le maire voulut que soit ajoutée une grille de protection afin de préserver les fins détails des sculptures contre tout risque de chocs ; le Conseil ouvrit un crédit complémentaire de 1000 francs pour parachever le projet et vota des remerciements au comité et aux généreux souscripteurs.

L'inauguration officielle eut lieu le 9 Octobre 1876, en présence de Sénateurs GEORGE et CLAUDOT, et de Députés renommés dont Jules FERRY, Jules MELINE.

La statue fut bénie par l'Abbé MATHIEU ; et le Maire Léon PERNET porta un toast en l'honneur du Président de la République le Maréchal Mac-Mahon. Les discours de M Emile GEORGE Sénateur et de Jules FERRY, remplirent d'émotion le cœur des habitants de RAMBERVILLERS.

Depuis ce jour, la statue de marbre, œuvre du sculpteur local Roger, se dresse sur la place baptisée du « 30 septembre » (1944 !), entre l'Hôtel de Ville et l'Eglise, tous les deux monuments historiques. Elle symbolise Rambervillers, représentée par une déesse mythologique et protectrice, toujours tournée avec élégance, tirant son épée pour défendre ses enfants, et toujours avec une superbe ressemblance à Marianne de l'entre-deux-guerres. Marianne et la Résistance, dans l'esprit des amateurs de symboles, ne sont-elles pas faites pour être confondues ?

Mais ne s'ennuie-t-elle pas, loin du Pont des Laboureurs et de la rue du 9 Octobre 1870 ?



L'outrage du temps n'a pas permis de conserver l'éclat et les atours originels de cette superbe création ...Il est temps de la sauver de l'abîme des climats futurs, et qu'elle retrouve ses couronnes de gloire !

✦ N'y aurait-il pas une possibilité de translater ce mémorial au cœur du lieu où tombèrent les Enfants de Rambervillers ?

Et ainsi, évaporer la confusion des symboles de lieux et de dates entre la place du 30 septembre 1944, et la belle « Défense de Rambervillers » de 1870 ?

Gageons que les esprits clairvoyants du XXIème siècle, vont statuer avec bienveillance et concevoir une reconnaissance concrète de la mémoire de ces lieux pour les visiteurs à venir, par une transformation de ce mémorial, qui rétablira la chronologie, et ce mélange de genres peu lisible pour le commun des ... vivants !

➤ Ce monument est estampillé de la cocarde du Souvenir Français.

- **Le Général RICHARD** : illustre enfant de RAMBERVILLERS, apporte la Légion d'Honneur à la ville de LILLE .

La guerre de 1870, a démontré que les enfants de Rambervillers ne s'épargnaient aucune peine pour le combat de la liberté, et ceci sur tous les fronts de France. A croire que l'acte héroïque des combattants du Pont des Laboueurs avait galvanisé de courage et de vengeance réparatrice, tous les jeunes rambuvetais engagés dans la défense de l'honneur de la France.

Le General Emile RICHARD est né en 1836 en plein cœur médiéval de Rambervillers, dans une maison modeste mais coquette, appartenant à une famille d'honorables artisans. Il fit de brillantes études au collège de Rambervillers, puis à Metz ; il entra à l'École Polytechnique à l'âge de 18 ans ! Officier du Génie, « et de génie », il devint général de brigade à 47 ans. Cet avancement exceptionnel pouvait faire présager que le jeune général, arriverait aux plus hauts commandements de l'Armée Française. Le destin en décida autrement.

A ses débuts, le futur général, avait fait preuve de ses capacités d'organisateur et de constructeur valeureux en Algérie, au point que, remarqué par NAPOLEON le Troisième, lors d'un de ses voyages d'études sur l'influence française, Emile RICHARD, reçu des mains de l'Empereur, le 7 juin 1865, la croix de la Légion d'Honneur, à 29 ans !

Le savant technicien et tacticien, sut aussi démontrer ses aptitudes au commandement, et surtout à la bravoure devant l'ennemi, en particulier dans le système de défense du Nord de la France.

Capitaine à Metz en 1870, affecté au corps du Maréchal BAZAINE, il a pu s'échapper, après la capitulation de la ville, et rejoindre Lille le 5 décembre 1870, où le Général FAIDHERBE le choisit comme premier aide de camp. Chef de bataillon, il prit une part très active à l'héroïque résistance qui valut à cette ville, la distinction la plus haute accordée à une cité, la Légion d'Honneur. Celle-ci fut attribuée à Lille en 1897, soit juste un an après que sa ville natale, RAMBERVILLERS, en fut honorée elle-même.

L'ennemi fut arrêté toute une journée par le feu qui partait des barricades construites et défendues par le Général RICHARD. Le modèle des Héroïques résistants de Rambervillers l'aurait-il inspiré ? ... Là encore les racines de l'atavisme rambuvetais ont-elles irrigué de brillant militaire d'une liqueur de bravoure ? Cette réflexion est mise en partage avec les compatriotes et les lecteurs de ce récit.

Resté sur place jusqu'au dernier moment, tel le capitaine sur son navire en perdition, il fut cerné par l'ennemi, et dans une charge d'adrénaline héroïque, il se fraya une voie de sortie à coups de revolver et s'échappa. Dans la ville occupée, il trouva asile chez un brave ouvrier, dont la condition de vie rappelle celle de la famille d'Emile ; cette similitude a dû créer une empathie

instantanée. C'est sous un déguisement réalisé avec son hôte de fortune, qu'il réussit à regagner le Quartier Général.

Après la défaite de 1870, il reste Chef du Génie à Lille, puis devient, par sa compétence et la confiance qu'il inspire, chef de cabinet du ministre de la guerre, le général FAURE, avant de prendre la Direction du Génie au ministère en 1883. Il décède à PARIS d'un mal redoutable le 8 juillet 1887 à l'âge de 51 ans.

Le Général Emile Richard était la modestie même, et il n'aurait sans doute jamais eu l'idée que sa ville natale de RAMBERVILLERS, élèverait un jour, un monument à sa mémoire. En érigeant en 1900, un prestigieux obélisque de grès beige au cœur de la Place des Vosges, à quelques pas du célèbre Pont des Laboureurs, RAMBERVILLERS a voulu honorer la mémoire de ce fils du peuple qui s'était révélé par son seul mérite, et en même temps, glorifier tous ses concitoyens « Ceux de ses enfants qui lui ont fait honneur » comme cela est gravé sur le socle au bas de la colonne mémorielle de style empire, œuvre du sculpteur parisien, Emile -François CHATROUSSE (1829-1896/ Chevalier de la LH en 1878) . Le sculpteur a représenté, au-dessus de la console portant le buste du Général, les armoiries de Rambervillers autorisées par décret présidentiel de 1896, sur lesquelles figure la croix de la Légion d'Honneur, « brochant en cœur sur le tout ».



RAMBERVILLERS. - Monument du Général Richard

★ Vers 1900 ...



★ En 2019.

• L'exploit de bravoure du **Commandant JACQUOT**

à RUEIL MALMAISON



Charles Auguste JACQUOT, (1835-1870), naît le 4 août 1835 à RAMBERVILLERS, dans une maison de la rue qui rejoint l'ancienne rue Sur Broué entre la Porte Notre- Dame et le pont de la Mortagne. Il a des états de service très brillants, dès sa sortie de Saint Cyr en 1855 ; il part pour la Crimée ; promu lieutenant à la 3ème Compagnie de Zouaves en 1861, il embarque le 2 septembre 1862 pour la Mexique où il se distingue : il est cité à l'Ordre du Jour de l'Armée ; il y reste 5 ans. Puis, il reviendra d'Afrique avec le grade de capitaine en 1867 (32 ans). La guerre de 1870 le rappelle en France ; et il combat à FROESCHWILLER, le 6 août 1870 ; son cheval est tué sous lui ! Blessé lui-même, il revient au combat après pansements ; il est cité et félicité par le Maréchal Mac -Mahon en personne. Le 1^{er} septembre, il échappe à l'ennemi à SEDAN en portant le drapeau du 3eme Zouaves, suivi par une fraction du régiment, franchit les lignes prussiennes et réussit à regagner Paris. Le 19 septembre 1870, il est nommé chef du 3eme Bataillon à la 4ème Compagnie des Zouaves. Il n'a encore que 35 ans !

Le 21 octobre, 20 000 hommes de la garnison de Paris sous les ordres du Général DUCROT, tentent une sortie en direction de RUEIL BUZENVAL et de la Malmaison. L'élan de nos soldats est tel qu'il y eut un instant de panique à l'Etat Major prussien posté à VERSAILLES. Nos troupes emportent rapidement les premières positions de l'ennemi, puis elles gravissent les pentes de la Jonchère ; et c'est là, que le Commandant Jacquot se distingue tout particulièrement à la bataille de ce 21 Octobre 1870 .L'ennemi est situé sur les hauteurs de la Jonchère ; Le commandant JACQUOT, maintenant en charge de 4 compagnies de Zouaves prend physiquement à la tête de la 6eme compagnie ,pénètre dans le parc de la MALMAISON ; il refoule le poste prussien, et après avoir contourné un barrage d'arbres d'abattus, se trouve à la Petite Malmaison , acculé au milieu des lignes ennemies : les Zouaves doivent de se replier . Apercevant des renforts, le Commandant Jacquot met son képi au bout de son sabre, fait sonner la charge, et s'élance à nouveau dans un assaut héroïque d'une soixantaine d'hommes et de trois officiers. Il est sûrement animé par la folle vengeance de ses compatriotes rambuvetais atrocement démembrés à la barricade du Pont des Laboureurs.

Alors les hommes gravissent cette pente de la Jonchère au pas de course. Vains efforts, car le groupe de Prussiens est rejoint par des forces considérables (on parle d'un régiment et de 5 compagnies) situées dans les tranchées au sommet de la côte, et sur la lisière du bois BERANGER ; ils font pleuvoir une grêle de balles meurtrières qui mettent immédiatement la moitié des hommes à terre. Le commandant Jacquot en reçoit une à l'épaule ; mais, attisé par la rage de ne pas se laisser abattre, il encourage toujours ses soldats de la voix et du geste ; il ordonne la retraite ; les hommes dévalent alors la pente si durement gravie sous un ouragan de plomb ! Pour la seconde fois, le Commandant JACQUOT est frappé d'une balle qui le projette à terre ; le capitaine DUCOS, qui s'est précipité pour le supporter, tombe à ses côtés atteint de deux projectiles létaux. Alors, le Sergent-Major PETIT de GRANDVILLE se dévoue pour aller chercher son commandant admiré par tous ses hommes, et le ramener sur ses épaules ; à peine a-t-il fait quelques pas avec son précieux fardeau, qu'il tombe frappé à son tour par les balles ennemies. Ramassé par les Prussiens, fait prisonnier, le Commandant Jacquot est transporté à l'ambulance allemande de Versailles, où il décédera dans la nuit. Son corps est rendu à l'Armée française avec les honneurs militaires le 25 Octobre 1870.

La 6ème compagnie du 3ème bataillon de Zouaves, celle qui marcha la première avec le Commandant JACQUOT à sa tête, a perdu ses deux officiers et 38 hommes sur 70. Ce furieux combat de la côte de la Jonchère, située entre le Parc de la Petite Malmaison et du village de Buzenval, (célèbre pour la dernière bataille du 19 janvier 1871), où pendant plus de deux heures, quelques centaines d'hommes résistèrent si vaillamment à la pression des Prussiens, réhabilita les Zouaves, effaçant le détestable souvenir de leur honteuse faiblesse de Châtillon. Toutes les troupes qui prirent part à cette ultime résistance héroïque, eurent un comportement admirable et exemplaire pour l'Armée.

Une relation du combat avec le Général DUCROT, dit que la mort du Comandant fut un deuil pour l'Armée ; le 20 Novembre 1870, le Commandant JACQUOT est cité au Journal Officiel, comme ayant bien mérité de la Patrie.

En 1899, sur proposition de l'Association Amicale des Combattants de Champigny, la Ville de Rueil-Malmaison, nomme « rue du Commandant JACQUOT » l'ancien chemin rural des Gallicourts, dit chemin de la vallée, cette rue fut réhabilitée et inaugurée par Patrick OLLIER Ministre et Maire de Rueil Malmaison, le 13 septembre 2014. Un morceau du ruban bleu blanc rouge de cette inauguration a rejoint la ville de Rambervillers avec le carton d'inauguration de cette rue dédiée à ce héros Rambuvetais.

Quelques années après 1899, le 14 février 1905, le Conseil Municipal de Rambervillers, sur la proposition du Docteur LAHALLE, alors maire de la cité, décida d'honorer la mémoire de cet Enfant de Rambervillers : par décret du 5 juin de la même année, le nom de Commandant JACQUOT, fut donné à la section de rue, située sur le tracé de la route nationale, nommé jusqu'alors rue du Pont depuis 1735.



Ne serait-il pas nécessaire de raviver les plaques de nom de ces rues en précisant « Héros de 1870 » ?



Une autre représentation du combat de la Jonchère par Maurice PALLANDRE.

Épilogue

L'événement crée la synergie, pour autant que les Femmes et les Hommes qui le vivent, saisissent l'opportunité présente pour donner ensemble le meilleur d'eux -mêmes, et faire progresser la Société, la Démocratie et la Mémoire au travers des générations.

Nos Héros Rambuvetais ont su éveiller chez leurs concitoyens, une admiration collective pour leurs actes de bravoure. Les acteurs de la vénération de ces héros, ont dépassé largement le moment immédiat et la zone de territoire des faits, pour réaliser leur œuvre mémorielle. Partout, nos Héros rambuvetais étaient chez eux en France, et défendaient leur territoire avec autant d'ardeur que s'ils avaient été dans leur ville natale. De partout, les artistes apportaient leur passion pour offrir la plus belle reconnaissance à nos Héros.

Peut-être que l'exploit des Gardes Nationaux du 9 OCTOBRE a -t-il galvanisé cette ardeur dans une opiniâtreté sans limite vers la liberté ? Dans tous les cas, ils avaient su passer au-delà de la fracture sociale et territoriale, dans une action commune partagée, ceci en l'Honneur de la France et de ses habitants.

A nous, à l'aube du IIIème millénaire, de transformer les faiblesses de nos territoires en forces communes, et de saisir cette belle opportunité de travail de Mémoire & Partage avec les jeunes générations, pour remettre de l'envie et de la passion dans nos vies, et construire ensemble, des réalisations qui apporteront de grandes émotions à nous présents en ce sesquicentenaire de 1870, et aux futures générations.

Philippe Henri LEROY 31 Janvier 2019

Sources documentaires :

- Les Combattants de 1870 -71 par le Commandant L. ROUSSEY 1891 - Illustré par M PALLANDRE - Paris - La Librairie Illustrée.
- L'Histoire pour Tous Octobre 1970.- L'héroïque défense de Rambervillers - Jean Vartier.
- Sous les CENDRES DU PASSE ... de RAMBERVILLERS - André Boucher 1959.
- A travers l'Histoire de RAMBERVILLERS par Robert POUPARD 1939, Imprimerie Express G. REMY Rambervillers.
- A Travers l'Histoire de RAMBERVILLERS - Robert POUPARD 1981.Exemplaire N °XV Imprimerie Nouvelle HOLVECK Rambervillers.
- D'AZUR & D'OR par Louis Henri FLEURENCE 2000 . Exemplaire N° 32- Impex Imprimeur Rambervillers.
- La région de RAMBERVILLERS, l'Authentique. 200 pages de photos prises par Denis JACQUOT & Bernard PIERRE.
- Revues Au Bord De La MORTAGNE N° 8 -1983 Marie - Claude FERRY et 36 -1997 Philippe H LEROY - Editeur Atelier ARTS & HISTOIRE - IMPEX RAMBERVILLERS.

Nous remercions particulièrement :

- ❖ Messieurs Denis Jacquot & Jean-Louis Ferry pour la réutilisation d'images de leur réalisation.
- ❖ Patrick Boulay, peintre non-académique, né à Rambervillers pour l'utilisation de photo de son tableau en dernière page de couverture.
- ❖ Marie -Claude FERRY, présidente honoraire de l'Association Arts & Histoire, auteure de nombreux articles de la revue *Au Bord De La Mortagne*.

Tableau original du peintre « non-académique » rambuvetais
Patrick BOULAY

« Le Samedi 8 Octobre 1870 place des Vosges »



ndlr : « Réalité augmentée »

